

LES FAUX-MONNAYEURS :

Nouvelles directions.

LES FAUX-MONNAYEURS DE A À S — ET Z.
QUELQUES CLÉS.

par

Daniel DUROSAY

“Jusqu’aux Faux-Monnayeurs (le premier livre que j’aie écrit en tâchant de ne point tenir compte d’elle [...]”¹.

De A à Z — mais en sautant, ou presque, par-dessus l’entre-deux. Sous ce titre, ironique on s’en doute, se place un court circuit du roman qui part d’un A masqué, va vers un Z énigmatique, et de l’un à l’autre, cherche la voie du vécu à l’élaboration artistique. Suivant parfois les pistes fournies par l’auteur lui-même, faisant le point sur des faits connus, proposant de nouvelles hypothèses apparues à la lumière de documents inédits, ce parcours tentera de marquer quels fragments du vécu ont pu servir d’appui à la création, et comment l’écrivain s’est dégagé de ces premières attaches. Enfin, pour justifier une entreprise qui ne relève pas que de l’anecdote, on s’efforcera de faire apparaître dans les *Faux-Monnayeurs* un projet existentiel — enclavé dans le projet artistique — dissimulé derrière déplacements et masquages, un projet presque didactique, qui concerne au premier chef la famille Allégret. Car c’est par elle que se découvre et se justifie notre lettre première ; car avec elle, bien avant 1917, Gide entretient des rapports faits à la fois de proximité affective et de distance critique.

*

Certes, le nom des Allégret n’est pas explicitement prononcé² dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*, mais peu s’en faut. Il suffit de rapprocher un fragment du premier cahier, en date du 25 juillet [1919]³, et son écho dans le *Journal*, le 7 août de la même année⁴, corroboré par

les *Cahiers de la Petite Dame*⁵, pour se persuader que le drame à ce moment vécu par la famille Allégret — la mise en question de la pratique religieuse et de la morale puritaine, par les enfants du pasteur, et du même coup, le dessillement de ce dernier — a fortement stimulé la réflexion de Gide, dans cette phase préparatoire où le roman cherche ses bases sociales et éthiques, où l'auteur prend son parti des temps d'arrêt, sous prétexte qu'ils "aèrent le sujet et le pénètrent de vie réelle". Au même titre que les découpures de journaux, évoquées dix jours plus tôt, relatives au trafic de fausse monnaie, et aux suicides d'écoliers, l'épisode de l'adolescence en rupture de chasteté infiltre la vie réelle dans le dossier liminaire consigné dans le premier cahier du *Journal des Faux-Monnayeurs*. Avec lui, à partir d'un exemple, entrent pour la première fois, nettement, dans l'atelier du roman la question de la famille et celle de la religion, dans une optique subversive.

À Cuverville, dans le proche entourage de son épouse, Gide pouvait bien observer, depuis l'alliance de sa belle sœur Jeanne avec son ami Marcel Drouin — dont trois enfants étaient issus : Dominique, en 1898, Jacques en 1908, Odile en 1910 — un premier modèle familial. Mais outre que seul l'aîné de ces enfants était en âge de retenir l'attention de leur oncle véritable, cette famille ne se présentait pas sous l'éclairage dramatique où Gide eut à connaître la tribu Allégret. Pour l'orphelin de père, qu'il avait été, et de surcroît fils unique, cette famille-là, avec ses cinq enfants à la suite, et la plupart en âge intéressant — Jean-Paul (1894-1930), Éric (1896-1971), André (1899-1971), Marc (1900-1973), Yves (1905-1987), Valentine (1909-1988) — présentait, dans les années 1917-1925, un concentré de famille à l'état hyperbolique.

On ne comprendrait pas la familiarité de Gide avec eux tous — *familiarité* est le mot, car Gide s'ingénia à naturaliser un titre d'oncle, qui ne reposait ici sur rien — si l'on ne rappelait l'ancienneté des liens qui l'unissaient premièrement à Élie, le *paterfamilias*, ironiquement nommé : le "gouverneur" par ses fils, alors que le gouvernement Allégret, pendant la longue absence d'Élie durant la guerre, le véritable directeur, ce fut André. Il n'est pas aisé de préciser quand il fut donné aux deux hommes de se rencontrer. J. Delay, s'appuyant sur une note inédite de *Si le grain ne meurt*, dont il a pu mésinterpréter la date⁶, fait séjourner le jeune pasteur au château familial de La Roque dès l'été

18857. Élève, durant un an, de la Faculté de l'Église indépendante, celui-ci venait de Neuchâtel. Comment expliquer qu'à peine revenu, il ait été invité de but en blanc à La Roque ? Pour lier connaissance ? Il se peut... Cependant le plus vraisemblable est que les relations s'établirent avec l'élève de la pension Keller durant l'année scolaire 1886. Et c'est pour couronner ces efforts que l'été suivant — 1886 — fut, selon nous, l'occasion de premières vacances en commun à La Roque, en compagnie de Madeleine Rondeaux, si l'on se fie au ton de la première lettre conservée de Gide à son précepteur, expédiée peu après le retour d'Élie à Paris le 13 octobre 1886 — un ton qui s'expliquerait mal, si déjà les deux hommes s'étaient trouvés en contact l'été précédent : "*Je ne saurais vous dire combien je me suis attaché à vous pendant ces vacances, aussi je ne savais plus comment adresser ma lettre trouvant Monsieur bien froid et vous étant maintenant pour moi bien plus qu'un professeur.*"⁸ Professeur, en effet, c'est pour cette fonction qu'Élie avait été engagé par Mme Paul Gide, avec l'idée que l'étudiant en théologie serait plus qu'un précepteur appointé : une sorte de guide spirituel, d'interlocuteur philosophique, qui garderait son fils dans les voies de la religion, et le préserverait de la crise morale que déclenchaient les lectures de Renan et de Schopenhauer, où l'infortunée s'alarmait de ne pouvoir argumenter d'égal à égal. Ces premières années de travail et bientôt d'amitié, pendant lesquelles Élie fréquentait à Paris les cours de l'École des Missions, furent marquées notamment par un commun voyage à Londres en 1888, "*pour entendre un prédicateur, célèbre en ce temps, Spurgeon*"⁹, ce qui donne le ton de leurs relations officielles. Elles furent bientôt suspendues par le départ du précepteur pour son premier ministère au Congo, à l'hiver 1888. Ces deux années avaient suffi pour qu'Élie devînt un familier et même un intime des Gide et des Rondeaux, reçu, avec grand plaisir, à La Roque ainsi qu'à Cuverville, où l'on jouait au tennis entre deux parties d'échasses. Par les lettres qui s'échangèrent sitôt après son départ en mission — lettres de Mme Paul Gide, d'André et de Madeleine, les seules conservées, semble-t-il — Élie apprenait la situation d'André (ses voyages, ses tentatives d'émancipation — que Mme Gide lui demandait de contrecarrer en usant de son autorité intellectuelle), et connaissait aussi les réticences de Madeleine pour acquiescer au mariage que son cousin proposait. Avec le

temps, dès 1891, le tutoiement entre les deux hommes s'établissait, et plus tard, à leur tour, les épouses sympathisèrent. Madeleine, dans une lettre à Élie du 6 mars 1896, en faisait la confidence : *"Il est étrange et merveilleux combien l'amitié entre Suzanne et moi me semble profonde et déjà ancienne. Je crois que sans le savoir, je l'attendais."*¹⁰ Par la suite, les Allégret, accompagnés de leurs enfants, que les époux Gide nomment tous deux, et spontanément, leurs neveux¹¹, feront plusieurs séjours d'été à La Roque (1896) ou Cuverville (1903). À partir de cette date, ils résideront à Paris, le pasteur Allégret ayant en charge l'Église de Passy depuis 1908 ; et régulièrement, aux alentours de Noël, tante Madeleine s'informe des étrennes que ces neveux désirent. Lorsque le Vieux Colombier inaugure ses matinées classiques, dans l'hiver 1913-1914, elle pense à solliciter de l'austère Suzanne, dont est connue l'hostilité à la chose théâtrale, d'y conduire ses enfants¹², tandis que Gide, pour sa part, se fait une spécialité des spectacles de cirque¹³, ou des promenades au Jardin d'Acclimatation¹⁴.

La guerre allait bouleverser ces mœurs candides, mander le pasteur de Passy loin de ses foyers, et, par voie de conséquence, y mener Gide, plus qu'à son tour, au printemps 1917, comme au lieu de son éblouissement. Dès 1914, en dépit de son âge, Élie s'était engagé comme aumônier militaire ; il le resta jusqu'au début de 1917. À cette date, le ministère des colonies le détacha au Cameroun, territoire récemment conquis sur l'Allemagne, pour opérer la réorganisation des Missions protestantes et la francisation de l'enseignement. Il partit le dimanche 28 janvier 1917, et cette tâche le retint éloigné de Paris jusqu'en mai 1919. Ainsi, pendant plus de deux ans, sans interruption, Gide eut les coudées franches pour exprimer sa sollicitude, tant morale que matérielle, envers Suzanne et ses fils. Car par un piquant renversement de rôle, l'écrivain fut appelé par Suzanne Allégret à jouer auprès de ses enfants celui de mentor, que Mme Paul Gide, quelques trente ans plus tôt, avait sollicité d'Élie au profit du sien — mais l'enseignement fut dispensé de manière toute inverse aussi. Restée seule avec ses cinq enfants, auquel s'ajoutait encore un jeune pensionnaire, Blaise Junod, fils d'un ami pasteur en mission, Suzanne avait assurément besoin d'appuis pour garder le contrôle de ces adolescences en pleine ébullition. Sur la question des études, certes, elle trouvait à qui parler auprès de sa belle-sœur, Léonie

Allégret — tante Léo, Léonie I^{ère}, pour les narquois — une autorité, restée célibataire, sèvrissime de la première heure, agrégée parmi les premières également, directrice du lycée Victor Duruy depuis 1912, mais pour cette raison, femme tranchante et pressée. Son autre beau-frère, Paul Allégret, avocat, professeur de droit à Limoges, était momentanément trop éloigné pour jouer un rôle de conseiller. Du côté des siens, Suzanne se heurtait au même obstacle : les Kruger résidaient à Bâle, certains encore à Strasbourg. Dans son isolement, elle ne trouva que Gide pour confidant; il avait connu les enfants dès leur naissance, les avait vus grandir ; il était souvent à Paris, et depuis qu'il n'officiait plus au Foyer franco-belge, lui seul, pour ainsi dire, pouvait faire preuve de disponibilité.

*

À les appréhender de l'extérieur, on serait tenté de juger les événements qui suivirent comme la démarche d'un Valmont s'insinuant, en l'absence du commandeur, au logis de l'innocence, et la pervertissant. Mais, dans les faits, rien n'indique un projet délibéré, plutôt un enchaînement de circonstances où se diluent les responsabilités individuelles, un enclenchement progressif, et pour ainsi dire insensible, jusqu'au jour décisif. Il est plus juste de penser que, dès le départ d'Élie, Gide fut intronisé par Suzanne Allégret, avec le consentement de son époux¹⁵, comme le tuteur de ses enfants, plutôt qu'il ne les rechercha, mais qu'ensuite l'occasion fut saisie. Rappelé de Cuverville pour une importante fuite d'eau dans sa Villa d'Auteuil, Gide séjourne à Paris du 20 au 26 février 1917, couchant une fois chez les Allégret — dans la chambre de Jean-Paul, précise l'agenda de Marc — plutôt qu'à la villa Montmorency devenu inchauffable, en ces temps de pénurie charbonnière. L'argument allait, l'hiver suivant, servir d'alibi pour que Gide prenne pension chez les Allégret, chaque fois qu'il descendrait à Paris, pratique qu'il conserverait encore après qu'ils eurent déménagé au 122 avenue d'Orléans, en novembre 1919. Les pensionnaires entraient dans le système économique de Suzanne — dans son économie de guerre : la pastoresse avait besoin d'un appoint pour entretenir tout son monde, et sa trop grande maison. Il fut un temps où l'on eût pu parler du 74 avenue Mozart, comme de la "Pension Allégret". Établi dans la maison, Gide serait libéré du souci de faire allumer le calorifère de la

Villa avant d'y arriver, et, sans qu'on s'étonne, il pourrait aussi partager la chambre de Marc. Mais c'est parler trop vite. Jusqu'au début de mai, avant et après les vacances de Pâques, que les Allégret ont coutume de passer à la Sapinière, grosse maison bourgeoise, entourée de 35 hectares de terres, qu'ils ont acquise depuis peu, mais bien mal située en ces temps de guerre, près de Joinville, en Haute-Marne, Gide est en contact épisodique, prêtant, par exemple, main forte le 26 mars¹⁶ pour l'expédition des bagages : il s'agit de cantines par dizaines... Et, après avoir lui-même voyagé dans le Midi pendant que les Allégret séjournent à la Sapinière, il prend soin de rentrer à Paris le 11 avril, peu avant leur retour qui prend place le 14 — au risque de décevoir J. Schlumberger qui escomptait sa visite à Saint-Clair lors de sa permission¹⁷. Dès le 15, en tout cas, selon l'agenda de Marc, Gide vient "goûter" chez les Allégret. Il est possible qu'un tel empressement fit partie déjà de manœuvres d'approche. Observateur critique, mais encore malhabile, il n'établit alors avec ces adolescents qu'un rapport extérieur. Portant son regard sur André, le troisième fils, plus âgé d'un an que Marc, il note, le 19 avril, dans son *Journal* : "*Le petit André Allégret. L'enfant le plus borné en exil que je connaisse. Contraint à l'hypocrisie. L'École du Mensonge. Que de traits, en lui, me demeurent mystérieux !*"¹⁸ Derrière la curiosité, déjà se formule, à mots couverts, la critique dirigée contre un certain type d'éducation puritaine, contre la dévotion ambiante, l'évangélisme asphyxiant, qui deviendra une des lignes directrices de Gide dans sa pédagogie à l'égard des jeunes Allégret, et dictera sa conduite. En quelques mois, à son contact, les adolescents renfermés, André et Marc — les deux seuls au foyer, car leurs deux aînés étaient sous les drapeaux — allaient connaître l'aventure, et une métamorphose.

Ce n'est pas avant le séjour parisien, à dessein prolongé du 5 mai au 10 juillet 1917¹⁹, que la passion de Gide pour Marc éclatera, et sans doute avec la brutalité de l'étincelle, si l'on comprend bien la révélation du 5 mai²⁰, jour de l'arrivée, notée dans le *Journal*, et puis son silence, à peine rompu par la confidence du 19. Deux mois pour faire vraiment connaissance, pendant lesquels Oncle André réserve à son neveu ses dimanches et ses jeudis, puis, à mesure qu'approchent les vacances, et la séparation, d'autres soirées en semaine, où l'on finit par coucher tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre²¹. Pendant que l'aîné s'enflamme, il est

difficile de penser que, pour le jeune homme, la relation constitua sur le coup un bouleversement ; c'est plus tard seulement, à l'automne, après les grandes vacances, qu'elle s'enracine et s'approfondit, — on verra pourquoi. À l'exception d'une notation sybilline, et peut-être codée, en date du 5 mai fatidique — “καὶ σερπὶς”, causerie, mot balise qui enclôt le secret, en caractères pour ainsi dire inversés, mais laisse entendre un entretien d'importance, sans dévoiler avec qui — l'agenda de Marc est, pour cette première période, beaucoup plus riche en confidences sur la cour assidue qu'il fait à sa voisine, Antoinette Lederlin, sœur d'un de ses camarades de Janson — qui le laissera en plan à la rentrée suivante. Même en faisant la part d'un retard de conscience sur l'événement, ou de la censure chez un esprit jeune, non affranchi, exposé aux incursions maternelles, autant qu'à l'indiscrétion de ses frères, on ne remarque nulle part dans l'agenda, et plus tard dans ses lettres à Gide, le désarroi du jeune homosexuel contraint d'accepter sa différence face à la morale apprise, ni l'interrogation sur une virilité menacée : aucun des traits qui constituent l'inversion, selon Gide²². Quelques abandons, quelques gaillardises de langage échapperont plus tard à l'épistolier, suffisantes pour convaincre le lecteur de la réalité des pratiques érotiques, mais tout semble indiquer que l'adolescent a croisé Gide au moment qu'il devait trouver l'emploi de son corps, faire avec lui l'apprentissage du plaisir, sans conflit intérieur, et sans que le plaisir découvert par ces voies soit interprété dans un sens décidément homosexuel. Qui sait si cette sorte d'imperméabilité, en diminuant le risque moral, ne rassurait pas son aîné ? Poser sur l'enfant une empreinte sexuelle sans durée ni conséquence l'absolvait d'avance auprès des censeurs. Ce magistère fugace l'accommodait d'autant mieux, peut-être, que l'intéressé savait éphémère le charme de l'éphèbe.

D'entrée de jeu, Marc se prêtait à l'art d'aimer gidien, à son partage entré amour et plaisir. Cependant qu'avec la jeune Antoinette, il entamait une première éducation sentimentale — qui en cachait une seconde, on le verra dans peu — avec André il découvrait les joies du corps. Mais il était convenu qu'un tel plaisir serait transitoire, et que Marc recevrait de Gide sa première femme. N'était-ce pas l'application des principes énoncés dans *Corydon* — dans ce nouveau *Corydon* dont Gide remaniait opportunément, étendait les conclusions, pour prouver,

dans son dernier chapitre, que le pédéraste, en tant que médiateur, était utile au fonctionnement social ? Dans une lettre datable du 9 mai 1918, alors que la famille Allégret, par peur des bombardements parisiens, s'est transportée à Limoges, après Poitiers, et y occupe un presbytère, dans une rue de la Réforme, où fleurit la prostitution, Marc se targue de tentations repoussées : *“Ce serait tellement drôle de faire venir en haut [dans sa chambre] quelqu'un, risquer quelque chose dont on aimerait le danger. Mais malgré tout ce que cela aurait de drôle, je ne le ferai pas. / Car ici, je suis au couvent, et que c'est toi qui me fera [sic] ce cadeau. Ça, c'est juré dans mon cœur.”*²³ En homme avisé, l'aîné sans doute avait prêché la patience, pensait qu'il fallait que l'enfant mûrit. À l'été 1918, la métamorphose n'étant toujours pas accomplie, il se peut que l'Angleterre ait servi de détonateur, — et que le sujet ait montré des dispositions. À J. Schlumberger, qu'il informe de leur séjour à Cambridge, Gide écrit en effet, le 2 août 1918 : *“De temps en temps il [Marc] me demande si je me souviens que je lui ai promis sa première maîtresse ; mais il a déjà pris tant de petits à-comptes que cette première ne sera pas précisément une nouveauté.”*²⁴ Il se peut en tout cas que le voyage en Écosse, qui suivit de peu cette confidence, afin de présenter le jeune homme à Élisabeth Van Rysselberghe et ses amies, Ethel Whitehorn, Enid McLeod, ait eu valeur de test, et de test probant, puisque, à quelque temps de là, la Petite Dame parle de *“sympathie spontanée”* et de tutoiement immédiat²⁵.

Mais en l'été 1917, désireux de ne point perdre de vue son nouvel ami, que les vacances allaient éloigner, Gide combina un voyage en Suisse, un de ces voyages à entrées multiples, dont la complication se prêtait à brouiller les pistes : rendre visite à J. Rivière, récemment transféré d'Allemagne à Engelberg; négocier avec Stravinski, réfugié en Suisse depuis la guerre, sa collaboration à l'*Antoine et Cléopâtre* d'Ida Rubinstein; surtout, cueillir, à leur sortie du camp de Chanivaz, près du Léman, André et Marc Allégret — comment privilégier l'un d'eux sans éveiller le soupçon ? — et les entraîner dans la montagne, aux Diablerets d'abord, et pour finir... à Saas-Fée. Une équipée folle et drôle, extravagante par moments, dont les deux garçons garderont la nostalgie longtemps.

Si l'aventure les laissait tous trois satisfaits, il n'en allait pas de même d'un épisode plus intime, qui plaça les deux frères en position de rivaux, mais dont Gide ne connut le fin mot que presque un an plus tard. Avant de se rendre au camp de Chanivaz, André et Marc rendirent en effet visite à leurs grands-parents de Bâle, et, pour les atteindre, firent un crochet par Genève. À trois reprises au cours de leurs allers et venues, ils y furent hébergés, comme l'été précédent, sans doute à l'occasion d'échanges familiaux arrangés entre jeunes gens de même âge et de milieu semblable, chez le pasteur Jules Breitenstein, professeur de théologie à l'Université de Genève, mais originaire de Strasbourg où sont nés ses enfants — comme la famille de Suzanne Allégret. Le pasteur avait deux enfants : Henri, né en 1898, qui tout en poursuivant ses études de lettres, fréquentait le Conservatoire, et se destinait à la composition musicale, et Sara, née un an plus tard, qui s'orientait, au Conservatoire elle aussi, vers le chant.

Cousins, cousine ! Les faits ressortent du dossier de correspondances, que nous publions en appendice. À ne lire que les premières, celles de janvier-février 1918, il apparaît qu'à l'occasion de ces trois passages à Genève²⁶, après un revoir difficile, André Allégret, plus dégourdi que son cadet, et voulant faire le brave, s'amouracha de la jeune fille, à peu près de son âge. On en vint aux petits cadeaux : une bague en échange d'une mèche de cheveux. Par la suite, selon le dire de sa cousine, de qui nous tenons le fait, Sara devait recevoir un autre présent qui ne manquait pas de panache : un monumental S en bronze doré, dérobé, paraît-il, au fronton du lycée Janson. Le dernier jour de vacances de cet été 1917, au moment de regagner la Sapinière, André laissa derrière lui une photo dont la dédicace était à hauteur de ses espérances : "*À ma fiancée*". La séparation ne fit qu'aggraver les choses : on s'écrivit. Le jeune homme se montait la tête : "*il prend tout à la passion*", constatait Sara, qui le laissait dire, en se prêtant au jeu ; mais, d'après le compte rendu qu'elle en fait à Gide, dans sa lettre du 23 janvier [1918]²⁷, elle, du moins, gardait la tête assez froide, car l'exaltation sentimentale d'André ne lui semblait conduire à rien qui fût concret. Elle dit joliment : "*tout en l'aimant infiniment, je trouvais nos relations «trop» ou «trop peu»*". Alors il parla diplomatie, ou bien agriculture en grand ; ce devait être au tournant des années 1917-1918.

Le parti devenait sérieux. Le faisceau de lettres que nous donnons à lire est posé sur le fil du rasoir. Il éclaire le nœud de la situation, au printemps 1918, au moment où rien encore entre André et Sara n'est décidé, mais où tout peut basculer dans le grave, et l'engagement définitif. Comme on comprend l'embarras de l'oncle André devant ce résultat imprévu du voyage en Suisse, qui pouvait tourner au désastre, et ses efforts pour servir ici de modérateur, en dissuadant les jeunes gens de s'engager trop avant !

Les eût-ils si facilement persuadés, comme il y parvint, en usant du seul argument de leur extrême jeunesse ? Administré comme argument d'autorité, son succès n'était pas certain. André laisse entendre qu'il fait mal à entendre. Et les deux protagonistes protestent auprès de Gide, qui veut croire à un jeu, du sérieux de leur sentiment. Mais la circonspection de l'adulte trouvait, dans la conscience des jeunes gens, un allié : ils se défiaient d'eux-mêmes. D'abord, en leur for intérieur, l'un et l'autre, ils le disent, se savaient bien trop jeunes, et démunis pour un mariage ; mais, pour qu'ils se l'avouent, il fallait que quelqu'un le leur dise. Et puis, ils n'étaient pas si sûrs que cela de se convenir. Ils doutaient s'ils ne se plaçaient pas, en jouant ces rôles, à côté d'eux-mêmes. Enfin le coup porté par Gide n'eût pas autant porté s'il n'avait bénéficié d'un capital exceptionnel de confiance chez l'ensemble des partenaires.

Car ce que révèle aussi cet épisode, c'est l'habileté consommée dont Gide usa du statut d'oncle, en portant le rôle à la perfection. Un rôle ambigu — “le père sans le pire”, dit Lacan. Du père, l'oncle possède la maîtrise et le prestige de l'adulte, sans être assujéti à ses servitudes, car lui n'est pas commis d'office à exercer l'autorité : figure désarmée du père, père débonnaire, père copain. De là découle un premier trait de l'oncle gidien : sa fonction d'intermédiaire. D'égal à égal, vu son âge, il discute avec les parents ; par ailleurs, sa liberté, sa légèreté de mouvement à l'intérieur de la structure familiale, le prédisposent à frayer avec la jeunesse — surtout si, porté par ses goûts, il établit avec elle un rapport de complicité que les parents ignorent. En transgressant les règles, cet ami des jeunes gens unit l'audace de la jeunesse à la maîtrise de l'adulte. Un pied posé dans ces deux mondes, il fait circuler l'information, qu'il contrôle, dans les deux sens. Aux neveux, il fait connaître les plans des parents ; aux parents, il fait

entendre, s'il peut, les aspirations des enfants. À la serviabilité, l'oncle gidien ajoute un trait plus spécifique, qui ne fait qu'exploiter au mieux cette fonction d'intermédiaire : l'art de se placer au centre du dispositif familial, en position quasi démiurgique. Moins par curiosité professionnelle, du moins à l'origine, que par nécessité tactique : pour conduire son jeu acrobatique, en lisière du précipice, il est bon que Corydon dispose du maximum de données sur l'état d'esprit des uns et les dispositions des autres. Quel meilleur moyen, pour éviter la gaffe, que de faire provision de confidences ?

Les correspondances avec la famille Allégret montrent dans quel espace transparent se mouvait ce confident universel. De Suzanne, il apprend presque quotidiennement, en cette année 1918, les moindres faits et gestes de la maisonnée. Découvre-t-elle consternée, dans la chambre de Marc, *Les Aventures du Roy Pausole* : "Vous me dites : «Continuez à bien me tenir au courant de tout» ; vous voyez que je le fais, quoique dans ce cas il m'en ait vraiment coûté. Mais il est clair et je suis tout à fait d'accord que vous ne pouvez «faire acte» de ce que vous ne «connaissez qu'à travers moi»²⁸. À peine reçu, le message vaut à Marc un clin d'œil accompagné d'un conseil : "[...] peut-être aura-t-il [ce livre, qualifié de niais et médiocre] disparu de ta table avant que tu n'aies eu le temps de le lire...!! Hein ?"²⁹. On jugera plus loin, par les lettres d'André et de Sara, le ton franc et direct adopté par ces deux-là. Avec Marc aussi, certains jours, pareil état de grâce : "Mais toi, seulement toi, il faut que tu saches bien des choses."³⁰ Un exemple encore du rôle d'intermédiaire, en même temps discrètement régisseur, est fourni par certaine lettre de Gide, du 29 décembre 1918, écrite à Jean-Paul Allégret, l'aîné des frères, qui songe, après sa démobilisation, à s'associer, comme secrétaire, aux projets strasbourgeois de Gaston Baty, qu'il a connu à l'Armée dans le service de Réchésy, où tous deux étaient accolytes de J. Schlumberger : "Les quelques mots qu'elle [une cousine de Strasbourg] en a pu dire à ta mère, dans la visite qu'elle lui fit hier (regrette de n'avoir pas assisté) ont fait l'effet d'une bombe d'épatement. Ta mère a ravalé sa consternation ; mais ce matin elle m'en fait part ; à ses questions je ne puis répondre que de la manière la plus vague, rassurant de mon mieux ; mais tu sais la géhenne que ce seul mot de "théâtre" représente pour ta mère. Il serait bon que le plus

tôt possible tu lui écrives et l'éclaires un peu sur la proposition qui t'est faite. Surtout ne vas pas t'affoler toi même en lisant mes lignes. Écris-lui avec le plus grand calme possible et rassure-la dans la mesure au possible. Déjà je lui ai dit qu'il n'était pas question que tu montes toi même sur les planches" etc...

*

Il y eut un moment où la diplomatie de la transparence fut prise en défaut ; et ceci reconduit encore au dossier Breitenstein. Tandis que, sans précautions particulières, Gide entretenait Marc de la liaison de son frère³¹, Marc, sans un mot, depuis l'été 1917, ravalé à la place du témoin, quand il rêvait d'être acteur, n'en continuait pas moins de souffrir d'un sentiment pour Sara qui ne menait à rien, puisque la place était prise — et bien prise, pensait-il. Ironie de la situation : tandis qu'en apparence, le meneur de jeu avait tout lieu de croire qu'il tenait la situation en main, l'être le plus cher à son cœur lui échappait. L'histoire de cette idylle sera révélée à Gide, quelques mois plus tard, par une longue lettre de Marc, du 2 mai 1918, un jour qu'il était ébranlé par les remontrances de son aîné : *"Il y a certaines choses que je ne t'ai jamais dites"*³². Et dans cette lettre-fleuve, une des plus belles de leur correspondance, dont n'est cité qu'un extrait, l'enfant raconte comment deux ans plus tôt, en l'été 1916 — il n'avait pas seize ans — dans la campagne vaudoise de Longiropp, il s'éprit de Sara : d'un village à l'autre, la montagne descendue bras-dessus, bras-dessous, les airs italiens, le sceau de lait, l'épaule découverte, tant de souvenirs radieux du premier jour remontent en force un soir de solitude à Limoges. Cependant qu'à Paris, dans l'hiver 1916-1917, s'engageait le flirt avec Tatiëtte Lederlin, un amour tendre se façonnait lentement dans les lettres à Sara, prêt à éclore l'été suivant à Genève. Si cet été-là, pour Gide, était encore, au moment où ces révélations l'atteignent, l'été des gamineries, pour Marc, il était un crève-cœur. Car son frère, d'un coup d'épaule, avait bousculé Sara, lui qui ne l'aimait pas encore, dont il finit par s'éprendre pourtant, tel Joanny Léniot, dit Marc, de Fermina Márquez. *"Tu ne t'imagines pas ce que j'ai souffert en Suisse, ce que je souffrais chaque fois que je te racontais des mensonges et je voulais surtout que tu ne su[sses] pas mon amour"*.

Des interrogations qui vinrent ensuite à Gide, quelque chose a-t-il passé dans cette lettre à J. Schlumberger, partie de Cambridge, trois mois plus tard : *“Je voudrais te parler de lui [Marc] ; mais j’y vois aussi peu clair en lui qu’en moi-même, et l’aspect glorieux de son corps m’éblouit comme une opacité — je veux dire que mes regards s’y arrêtent et ne peuvent le pénétrer”*³³. Ce qui se jouait dans cette idylle, c’était peut-être l’effort d’un tout jeune homme pour inventer sa vie, loin de toute influence, une façon de découvrir l’amour par ses propres moyens avec une jeune fille de son âge. N’était-ce pas, d’une certaine manière, l’aspiration à la liberté : échapper à l’influence de l’aîné qui, certes, avait promis la femme, mais parlait en adulte, et la voyait surtout comme une initiatrice ? La déception de Marc auprès de Sara Breitenstein apporte une autre clé capitale de la situation : c’est à cause de cette blessure qu’à partir de l’automne 1917, Marc a reporté son affection sur Oncle André et que leur amitié a gagné en profondeur : *“[...] depuis, je n’ai plus voulu aimer les jeunes filles mauvaises — et quand j’y pensais, c’était dans la chair et j’ai concentré mon affection spirituelle sur toi et sur Domi [Drouin] depuis longtemps déjà. / Maintenant, je ne veux plus m’y laisser prendre; voilà pourquoi je me tiens sur la défensive.”*

Il prétend avoir oublié Sara, mais rien n’est moins sûr. En janvier 1920, donc un an et demi plus tard, s’échappant de Bâle, où il passe les vacances de Noël avec ses grands-parents, Marc fait un saut à Genève, afin d’y revoir la jeune femme, à qui l’on n’a rien dit. Sur le retour, il narre à son frère André le récit de l’entrevue, et s’épanche : *“Tu n’imagines pas les efforts que j’ai déjà fait [sic] pour me détacher d’elle : pendant 7 mois je ne lui ai envoyé qu’une bannale [sic] carte. Depuis mon retour d’Angleterre je ne lui ai écrit que deux ou trois fois. / Rien à faire. / J’étais épouvanté de mon amour.”*³⁴ Une course en ville en compagnie de Sara est l’occasion de parler seul à seul :

Chemin faisant nous avons causé. Elle m’a raconté ses nombreux amour [sic], ses aventures. C’était prodigieux.

Une quantité [sic] de types (de tous âges, genre, position) avec lesquels elle est au mieux pendant quelques temps, puis qu’elle relance dans la vie, navrés, pleurants, mais, je crois,

renouvelés [sic]. Elle est adorable. Elle parle de cela avec un bon sens, et une fantaisie que j'admire.

Il ne faut plus te lamenter. Surtout ne rien regretter. Admire l'harmonie de votre rencontre, et de votre amour si beau qui eu [sic] dû plus tôt finir.

Tu es un chapitre agréable de sa vie, vers lequel sa pensée se porte sans remords, sans crainte, avec plaisir, avec une certaine nostalgie à l'idée du temps écoulé, et de la vie grandie, et de la vie et de la vie [sic] qui ne peut pas être rien.

"C'était une aventure prodigieusement jeune", disait-elle, "une bien belle époque".

Ainsi se referme l'épisode — sur une amertume flaubertienne. On aimerait fort savoir si le créateur de Sarah Vedel eut connaissance, par les deux frères dont il partagea si souvent les plaisirs et les peines, de cet ultime portrait de jeune femme libérée.

*

L'homme des secrets et des confidences qu'était ainsi devenu l'oncle André présentait, en d'autres circonstances, la face autrement lumineuse du pédagogue. Du succès de modération obtenu auprès d'André et Sara — car dès la lettre de Sara du 4 mai 1918³⁵, qui ne traite plus que d'anecdotes extérieures à l'affaire, la situation paraît désamorcée — Gide pourrait certes se prévaloir ultérieurement devant Élie et Suzanne. Mais c'est surtout à l'égard du préféré, à l'égard de Marc que cette pédagogie fut mise en œuvre, comme en témoigne en maints endroits leur correspondance. Car à l'occasion des vacances de l'été 1917, tout le monde se mit à écrire. Il en résulta une partition serrée à plusieurs voix, qui constitue la richesse de ces archives familiales : plus de 750 lettres en tout³⁶, dont 450 échangées entre Gide et Marc, de juillet 1917 à août 1948³⁷, vives d'abord, attentives ensuite, tendres jusqu'au bout : une passion de quelques années, puis une amitié de toute la vie. Les grands moments de cette correspondance se situent de 1917 à 1922, c'est-à-dire du départ des frères Allégret pour la Suisse jusqu'au retour du service militaire de Marc. On y voit l'adolescent progressivement s'assurer de sa prééminence sur ses autres frères dans l'affection de Gide — il était, à vrai dire, le seul adolescent resté au foyer, André Allégret ayant devancé l'appel dès janvier 1918. Outre

l'éducation sentimentale dont nous avons parlé, on y suit sa formation intellectuelle et morale ; et de plus en plus, son irritation devant le décalage toujours plus accentué entre la morale évangélique des parents, et ses velléités rimbaldiennes d'affranchissement. Gide entreprend donc d'expérimenter avec Marc une pédagogie de la liberté — mais appuyée sur une diplomatie des petits pas. Il veut donner à l'enfant les moyens de s'émanciper et de s'épanouir par ses propres forces. Le voyage constituait une première ressource : la Suisse avait si bien réussi que Gide envisagea, dès qu'ils en furent revenus, dès octobre 1917, de renouveler l'expérience, mais cette fois, lui seul avec Marc, et en direction de l'Angleterre. Tout au long de ses tractations avec ses amis d'Outre-Manche, Raverat, Bennett et Wenz³⁸, l'écrivain fait miroiter ce voyage comme une récompense, que Marc doit s'efforcer de mériter, par sa gentillesse à la maison, par son zèle au lycée. Car la pédagogie gidienne devait compter avec la question des études — une des données incontournables de la situation, sur laquelle Gide jugea bon de mouler son projet. On entre ici dans le jeu délicat des aplanissements — masquages, dosages, précautions à l'égard des parents — dont Gide dut enrober son entreprise. Pour la famille, l'échappée belle à Cambridge se mua en séjour linguistique. Et bien que Gide s'ingénîât à conserver les chances de la culture classique en Marc, veillant à lui procurer des leçons particulières de grec à l'automne 1917, alors qu'il était entré dans une seconde scientifique impliquant son abandon, on vit Gide quelques mois plus tard acquiescer au changement d'orientation suggéré par Léonie en pleine année scolaire : au lieu d'un bac latin-sciences, on dirigerait cet élève jugé mal doué vers un bac latin-langues, moins coté, mais censé plus facile, et qui plus est, on lui ferait gagner un an, en l'y présentant à la fin de sa seconde, non pas à la première session cependant, mais en octobre ! Il ne fait pas de doute que Gide, au fond de lui-même, jugeait cette folie impraticable³⁹ : si, par sa mère, Marc savait l'allemand, il ne connaissait pas un traître mot d'anglais. Il ressort pourtant de ses lettres à Marc que Gide était prêt à approuver maintenant devant les autorités familiales un dessein qui motivait avec tant d'à-propos leur départ à Cambridge. En raison des bombardements parisiens, on pouvait craindre, il est vrai, que les lycées ne rouvrirent pas au troisième trimestre. Mieux valait soustraire au plus tôt le potache

à l'oisiveté. Tirillée de toutes parts, sa scolarité fut, cette année-là, des plus cahotiques, interrompue pratiquement à Pâques. C'est le moment que choisit Suzanne Allégret pour quitter Paris, à la recherche d'un havre en province ; après plusieurs semaines d'errance infructueuse à Poitiers, elle choisit Limoges, où résidait son beau-frère, pour y finir l'année scolaire, car là l'enseignement continuait. Alors la querelle des études de Marc prit un tour si contradictoire entre ses oncles, sa tante et sa mère, qu'à force d'atermoiements, l'écolier ne retrouva le lycée que le 29 avril. Il lui restait quelques semaines de simulacre à patienter. Encore ne devait-il pas finir l'année, le départ étant prévu avant son terme, sous prétexte que Marc avait intérêt à s'immerger dans la langue anglaise avant de commencer les cours à Cambridge. Ensuite, cloué de l'autre côté de la Manche par l'influenza, le candidat ne put être présent en octobre, ce qui le repoussa, pour la première partie de son bac, à juillet 1919, et pour la seconde, en octobre 1920. Après un service militaire qui le mobilisa aussitôt, et jusqu'en septembre 1922, l'étudiant fut inscrit à l'École des Sciences politiques. Mais il est évident que le jeune homme n'était guère engagé dans ce qu'il faisait, et au début de 1924, rien n'était encore joué. Par ses propres moyens, il se lança tête baissée dans l'affaire des *Soirées de Paris*, dont il fut le secrétaire, une manifestation d'avant-garde par laquelle le comte Étienne de Beaumont cherchait à surpasser l'éclat des Ballets Russes, mais qui finit en queue de poisson⁴⁰, et eut, entre autre, pour résultat de raviver l'animosité de Gide à l'égard de Cocteau : ce dernier était de la partie avec son *Roméo et Juliette*. De sorte que le projet de voyage au Congo paraît avoir été hâté pour terminer une formation que le voyage à Cambridge avait seulement commencé, et que l'intéressé ne se décidait pas, ou ne parvenait pas à conclure. De cet autre voyage, le jeune homme allait revenir enfin cinéaste. Nul doute, au bout du compte, que la lenteur de Marc à trouver sa voie n'ait constitué pour Gide, et pendant de longs mois, un sérieux motif de perplexité.

Ce volet scolaire ne présentait que l'aspect le plus apparent de sa formation. Quant à la formation morale, Gide eut à surmonter d'autres inquiétudes que sa partialité affectueuse à l'égard du jeune garçon ne parvenait pas à dissiper entièrement. Au printemps 1918, par exemple, une affaire d'argent détournée provoque un coup de semonce, ainsi

qu'une mise au point sur l'immoralisme : "*C'est sa probité intellectuelle qui pousse en avant mon Immoraliste; c'est là le secret de mon livre et ce qui fait son aiguillon.*"⁴¹ La difficulté était en effet de remplir le vide créé par l'abandon de la première morale. Par l'adoption d'une discipline personnelle rigoureuse, par la concentration de l'individu sur un projet personnel fort ! Certes, mais l'adolescent était-il de taille ? Et serait-il en mesure de surmonter les facilités, ainsi que les contraintes, de la liaison que lui proposait Gide ? Car ce sont elles, autant que les liens familiaux, qui créaient le plus insidieux des pièges. Comment briser le cadre familial sans attenter aux êtres chers ? Gide, on peut le croire, ni ne voulait ni ne pouvait arracher Marc aux siens. Sans compter les obstacles matériels, le retard des études et l'absence de moyens financiers, il s'interdisait peut-être de frustrer le jeune homme d'une émancipation qui n'avait de mérite, qu'obtenue de soi seul. Mais, d'un autre côté, pouvait-il davantage ? eût-il pu l'enlever vraiment, alors que tant de liens affectueux, dévoués, réciproques, si anciens, le retenaient lui-même auprès d'Élie, attachaient Madeleine à Suzanne ainsi qu'à ses neveux ? La même obligation qui retenait Gide auprès de Madeleine, attachait Marc aux siens. Lorsque ce dernier partit à Strasbourg, en novembre 1920, pour effectuer son service militaire, l'occasion de couper les amarres parut enfin venue — quoiqu'elle eût été dictée de l'extérieur. Et Gide s'en félicita. Mais trois mois plus tard, profitant des relations de son oncle, du salon Mühlfeld, et de ses généraux, Marc se fit nommer à Paris, à la Section du courrier extérieur du Ministère de la guerre. Cette fois, Gide s'inquiéta de voir son protégé revenu à la case départ. "*Pas uniquement ravi de ta nouvelle vie*", lui écrit-il le 10 mars 1921, "*— un peu inquiet aussi, qu'elle ne te laisse plus que bien peu de temps pour toi-même et ne t'entraîne, à côté de ta besogne, à beaucoup de dissipation. Cramponne-toi et répète-toi sans cesse qu'à partir d'un certain âge (et qui va venir bientôt pour toi) il faut jouer avec les cartes que l'on a; préoccupe-toi donc, à présent qu'il en est temps encore, d'en mettre beaucoup dans ton jeu. Instruis-toi avec frénésie — et, si possible, avec méthode.*" Le fait est que, durant toutes ces années dilettantes ou dissipées, le jeune homme donne l'impression de ne pas beaucoup progresser sur le chemin de la liberté, de se contenter de récriminations sans effets, de retarder le moment de quitter le domicile

familial, de se satisfaire des facilités de tous ordres, relations, voyages, que lui apporte son aîné, en un mot de se reposer sur lui ; durant ces années de formation, il semblait que la leçon de Gide fût bien peu opérante.

Il est donc difficile d'éviter deux remarques, en manière de bilan des premières années de cette liaison : la première, que Marc tarde à concrétiser, d'une démarche volontaire, la libération à laquelle pourtant il aspire ; la seconde, que les deux amis, en raison des apparences maintenues à l'égard des parents Allégret, comme de Madeleine — qui, elle du moins, depuis l'été 1918, sait à quoi s'en tenir — les deux amis sont amenés à s'installer dans une double vie, dans une partie de cache-cache répété, à tout le moins dans le compromis permanent des valeurs de liberté avec le respect des convenances, même si, derrière cela, ce sont surtout des sensibilités qu'ils s'efforcent de ménager. Et de cette situation fautive, bien qu'ensuite, avec la naissance de sa fille, le problème ait pris encore une autre dimension, il est impossible que, sur un autre plan, Gide ne cherchât réparation.

*

D'où l'idée qu'une des pulsions initiales du roman aura été de surmonter cette insuffisance du vécu et de la compenser. Par la médiation de l'art, en ironisant aussi, peut-être de manière cathartique à travers l'insuffisance d'Édouard, sur son propre rôle dans la vie réelle, Gide s'adresserait, de manière privilégiée aux parents Allégret, ainsi qu'à Marc. Aux uns, il délivrerait un message de vérité, qu'il était presque impossible, ou du moins trop éprouvant de faire passer de manière immédiate ; aux époux Allégret, il ouvrirait les yeux sur les problèmes de la jeunesse, et, pour objets de réflexion, leur proposerait des figures imaginaires à la fois proches d'eux et pourtant suffisamment différenciées pour faire apercevoir, en douceur, et comme de biais, la possibilité d'un mode de vie moins étroit que le leur. Pauline n'est pas la pastresse du roman, mais elle est mère de plusieurs garçons, comme Suzanne, et du plus exposé d'entre eux à la révolution des mœurs ; enfin, par son acceptation de l'amour d'Olivier pour Édouard — réticente, il est vrai, car l'auteur semble vouloir laisser le temps à cette mère méritante d'effectuer sa conversion, ou bien mettre un bémol au caractère apologetique d'une démonstration presque trop belle —

Pauline incarne l'idée de la mère transformée. Peut-être, au bout du compte, une prise de conscience analogue inciterait-elle Suzanne et Élie à se réformer d'eux-mêmes. À Marc, d'autre part, Gide donnerait à méditer, à travers de multiples variantes de l'adolescence, sur le bon et le mauvais emploi de sa jeunesse. En Bernard notamment, qui supplanté Lafcadio, et dont l'auteur fait savoir à J. Amrouche, combien il est cher à son cœur⁴², Marc pouvait trouver un modèle de formation sinon achevée, du moins en très bonne voie.

Car pour qui, sinon d'abord pour le plaisir et l'édification de Marc ce livre a-t-il été, non point conçu, mais initié, puisque, nous est-il dit dans *Ainsi soit-il*, pour la première fois, il ne le fut pas pour Madeleine — indication qui souligne, entre autres choses, que la création gidienne ne procède pas *in abstracto* ? L'hypothèse est d'autant plus sûre que, dans ses lettres à Gide, en ce printemps 1918, Marc, tout bouillonnant de projets, tendu vers le voyage anglais, fait alors provision de lectures, dévore successivement *L'Immoraliste*, puis *Les Caves*, et pendant deux mois, d'avril à juin, s'identifie à Lafcadio. Sa lettre du 21 avril, par exemple, commence par cette proclamation emphatique, autant que désabusée : "*Lafcadio, Nathanaël, Immoraliste, tous trois vous êtes en moi. Et je ne puis arriver à être tranquillement l'un de ces trois*". Sans contester, entre ces trois-là, c'est Lafcadio que Marc élit de préférence, pour exprimer ses pulsions négatives, son agressivité de fils rebelle : "*Vois-tu quand je calcule, quand je ruse, quand je me passionne [sic] à faire une combinaison délicate, un échafaudage [sic] de mal pour tout bien truquer, ça prend tout entier Lafcadio.*" À cela, Gide, qui garde en tête les menus larcins de Marc, et le chagrin qu'en eut sa mère, s'empresse dans sa réponse d'établir un garde-fou : "*Quant à Lafcadio, s'il t'arrive un jour de relire les Caves, tu remarqueras combien soigneusement je mets en avant son désintéressement.*"⁴³ Le conseil effectivement sera suivi, un mois plus tard, dans l'ivresse du départ imminent pour l'Angleterre :

Je relis les Caves, c'est toujours plus épatant, plus épatant. Tu es le plus chic des oncles de Lafcadio, le plus réussi, l'unique. Mais quand je pense que tu m'as une fois écrit "Cadio"⁴⁴, je m'évanouis de honte en pensant combien peu j'en suis digne. Mais j'ai été sacrément content et fondant en lisant cela. Je voudrais n'avoir

plus de ratures à faire dans ma vie — et je suis empoisonné par l'idée qu'il y en a déjà.

Mon [oncle ?], quel chic bouquin, ça ! Il m'enchanté, me porte près de toi, etc...⁴⁵

Trois jours après cette missive exaltée, parvient de Gide, énervé par l'impatience, les difficultés administratives à propos des passeports, l'obstacle de l'offensive allemande, une réponse à l'unisson :

Je suis prêt. Je suis si tendu que je ne peux plus même être joyeux. Je vis plus intensément, grâce à toi, que je n'ai jamais vécu jusqu'alors. Mon Cadio que j'attendais depuis toujours.

Je t'aime bien d'aimer mes Caves, et de les aimer mieux en les relisant et en les comprenant davantage. Je veux t'apprendre encore bien des choses, et ceci en particulier (mais tu le sais déjà, n'est-ce pas ?) que le meilleur n'est point dans le laisser-aller, et qu'il faut exiger beaucoup de soi-même. Ah ! je me sens assez divers pour être tous tes oncles à la fois⁴⁶.

Ce n'est plus, alors, selon l'ordre attendu, le réel qui génère la fiction, mais bien l'inverse. Le vécu court après la fiction, et du coup la relance — et aussi la menace par son excès. En cette phase d'attente et de cristallisation qui précède l'écriture, Lafcadio ressuscite parce qu'il prend les traits de Marc. Mais il vient trop tôt, doit être placé en attente : depuis la mi-février, l'auteur est mobilisé par la rédaction de *La Symphonie pastorale* ; et là déjà, comme l'a montré Claude Martin⁴⁷, plusieurs aspects de la situation fictive sont en rapport avec la famille Allégret. Mais c'est surtout pour des questions éthiques que, progressivement, Lafcadio dut être perçu comme inadéquat. Car dès ce printemps 1918, Gide peut mesurer *de visu* et la fascination exercée par le personnage littéraire, et ses effets pernicieux sur une conscience en pleine implosion critique. Jouerait-il donc les apprentis sorciers ?

L'absence d'Élie, tant qu'elle durait, permettait d'é luder le dilemme : quoi qu'il pensât sur le fond, Gide était obligé de seconder, de ménager Suzanne, en invitant ses fils à la modération. La scène à faire ne pouvait avoir lieu qu'en présence du "gouverneur". Quand Élie revint, en mai 1919, la coalition de ses fils, décidés à revendiquer clairement leur autonomie morale, n'attendait que l'occasion pour éclater. Gide fit ce qu'il put pour avertir Élie, en même temps qu'il

poussait ses fils à se découvrir. Dès avant le 5 juin, les confidences à la Petite Dame font état de “*plusieurs conversations sérieuses*” avec Élie, qui semblait “*tout prêt à en faire son profit*”⁴⁸. Enfin, bien que Gide eût incité Marc à prendre les devants⁴⁹, c’est par le fils aîné, par Jean-Paul, que le coup fut porté, dans une lettre de 13 pages adressée à son père dans les derniers jours de juillet 1919⁵⁰.

Il faut donc avoir en tête cette phase de tension explosive pour comprendre la remise en selle de Lafcadio, notée dans la page initiale du *Journal des Faux-Monnayeurs* — en somme, le véritable départ de l’écriture du roman. Car le synchronisme des faits est patent : Élie rentre en mai ; la grande explication familiale se produit fin juillet ; le *Journal des Faux-Monnayeurs* débute le 17 juin, dans un court intervalle à Cuverville entre deux séjours parisiens. Ce Lafcadio “perversisseur”⁵¹ n’était-il pas le héros de la situation, au moment qu’il fallait porter le fer contre le rigorisme familial ? N’était-il pas le talisman rêvé pour doper les énergies dans cet assaut contre le Père ? Pourtant ce qui nous frappe, c’est que cette tentation, si elle a traversé l’esprit de Gide, comme il est probable, fut exorcisée par la fiction même. Les propos notés en date du 25 juillet, par lesquels a commencé notre examen, constituent une espèce de carrefour entre le réel et l’imaginaire. C’est ici que se situe la dérivation du vécu vers la fiction : le pasteur et son fils sont bien là, mais dépouillés de leur identité véritable, ils n’ont pas encore acquis leur nom fictif. Quant aux propos prêtés au pasteur, rien n’atteste, à ce jour, dans les documents retrouvés, leur authenticité. Sont-ce les propres paroles d’Élie ? Impossible de l’affirmer. Le jour où il les note, Gide voyage⁵² ; en même temps que les Allégret entament leur migration estivale vers la Sapinière, lui quitte Paris pour Dudelange, où l’attendent les Mayrisch. Il est encore tout chaud de la crise qui couve au 74 avenue Mozart. Depuis deux mois, on le sait par les *Cahiers de la Petite Dame*, il s’efforce d’éclairer Élie, et se déclare “*très absorbé par la préoccupation de se maintenir dans la famille A[llégret] et d’enlever Marc à son milieu, durant les vacances*”⁵³ — opération moins aisée que les deux années précédentes, vu la présence d’Élie, et l’épuisement de Suzanne qu’il convient d’entourer à la Sapinière. À la veille d’une séparation, Gide est-il allé plus loin sur la voie de la vérité ? A-t-il parlé à Élie de Jean-Paul, car c’est à lui que le fils du pasteur fait songer : il a

26 ans en 1919 ; il a fait Verdun, en est revenu gazé, et fragilisé. Faut-il penser que Gide, en parlant sexualité, a préparé l'aveu décisif que le fils aîné s'apprêtait à faire en adressant, de la Sapinière, à son père demeuré à Paris sa lettre des derniers jours de juillet par laquelle il annonçait avoir perdu la foi ? L'«*honnête homme*» qui juge les paroles du père dénaturé n'a pas non plus de visage. Il ne peut être identifié à cet autre, ce Z perversisseur, bien qu'il ressemble à Gide, puisque sa jeunesse fut pareillement opprimée par la morale rigoriste, et fort proche aussi du Lafcadio initial, dont il a l'énergie destructrice, puisqu'il "*travaille à débaucher et pervertir les enfants du pasteur*"⁵⁴. Mais, en définitive, il n'est ni l'un ni l'autre, à cheval entre les deux, dans un anonymat mal défini : Z. En outre, les commentaires qui qualifient sa conduite — "*sentiments forcés, contrefaits*" — dénoncent l'outrance, et l'intention de caricature — peut-être déjà opératoire dans les propos initiaux du "pasteur". C'est donc le travail de distanciation romanesque à partir du vécu qui est donné à voir : l'imaginaire a simplifié et grossi les traits. Sur un autre point aussi, cette scène déjà passée du côté de la fiction, alors que ses adhérences au vécu sont indubitables, nous paraît traduire ou annoncer le vacillement ultérieur de Lafcadio, dont la conception ne cadrerait plus avec le projet pédagogique. Ce personnage pivot, indispensable pendant presque deux ans encore, mais d'un point de vue de plus en plus technique, se voit comme retouché, pour le nouvel univers qui s'élabore, dans son aspect éthique le plus dangereux : ce qui était donné à l'autre était ôté à l'un — sa perversité, marginalisée, versée sur ce Z, sur cette biffure d'identité, ce pas encore Passavant.

*

Doutera-t-on que les relations de Gide avec la famille Allégret constituent un substrat capital du roman ? Ce vécu foisonnant a lentement revêtu, tapissé le dispositif intellectuel, esthétique, constitué en parallèle depuis le projet de préface à *Isabelle*, jusqu'à l'impulsion dramatique du début d'écriture ; et l'ayant pénétré, il l'a modifié — par le glissement de Lafcadio à Bernard. Le lieu parisien, l'avenue Mozart, où Gide prend pension ; l'atmosphère irrespirable de protestantisme, qui ravive l'esprit d'émancipation gidien ; l'aveuglement pitoyable et désastreux des parents, contreblancée par la clairvoyance de l'oncle ; une jeunesse turbulente, en pleine formation morale et sentimentale, à

travers des études que la guerre a rendu cahotiques ; en dépit des principes, et par la force des choses, une pratique pour ainsi dire courante de la fausseté ; tout ce vécu, auquel Gide fut lié de si près au point de s'y intégrer quasiment, faisait de cette famille Allégret un observatoire, voire un laboratoire, privilégié sur l'adolescence. Pendant deux ans, de 1917 à 1919, c'est-à-dire du début de sa passion au retour d'Élie, pendant cette phase la plus active de sa relation à Marc, l'écrivain faisait ainsi provision de personnages et d'épisodes. Dans la distribution d'ensemble, la famille du pasteur est un des premiers axes autour duquel s'effectue la cristallisation romanesque, un des premiers à être noté dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*. Mais ce tourbillon, pour devenir matériau d'art, devait préalablement reposer. À bien des égards, le retour d'Élie constitue une coupure du vécu. Une phase — doit-on dire de facilité ? de spontanéité ? — se termine ; une phase critique doit s'ouvrir. L'écriture même du roman ne commence véritablement qu'avec la crise qui divise les parents et les enfants Allégret, au printemps 1919 — une situation éminemment symbolique pour Gide, car c'étaient les deux moitiés de sa vie, l'ancienne et la nouvelle, qui là s'affrontaient, par personnes interposées. Le désir d'écrire, si l'on cherche sa source intime — sur un plan externe, la reprise de *La NRF*, effective en juin 1919, et avec elle, le redémarrage généralisé de l'ambition littéraire et des grands projets, constituent, cela est sûr, un autre facteur d'entraînement — sortait de cette crise familiale, qui ravivait une fissure intérieure, et enclenchait un projet pédagogique, par quoi *Les Faux-Monnayeurs*, comme on l'a suggéré⁵⁵, sont une manière de *Télémaque*. Examiner par quels mouvements de leurre, de convergence (Sara, pour devenir Sarah, ramenée de Genève à Paris, et intégrée à la structure familiale majeure) et d'éclatement (duplication des structures familiales, et répartition brouillée des caractères) l'élaboration s'est poursuivie après l'élan initial, dépasserait les limites de ce premier tour des clefs, des premières clés — qui n'ouvrent plus tout à fait, dès lors que la serrure à dessein fut faussée.

NOTES

1. *Et nunc manet in te*, *Journal 1939-1949*, Bibliothèque de la Pléiade, p.1157.
2. On remarquera qu'il ne l'est pas davantage dans *Si le grain ne meurt*, mais il s'agit là sans doute d'une omission de convenance autant que de tactique, explicable par la date de rédaction des mémoires, au plus fort de la liaison de Gide avec son fils Marc. Or évoquer la figure pieuse d'Élie, dans un livre qui narrait la libération d'un état mystique et dévot, c'eût été se placer vis-à-vis de l'homme qui avait eu mission de le perpétuer en situation d'affrontement ouvert. Tandis qu'à travers le voile d'une fiction, l'opération se présenterait plus facilement.
3. *Le pasteur en apprenant que son fils, à 26 ans, n'est plus le chaste adolescent qu'il croyait, s'écrie* : « Plût au ciel qu'il fût mort à la guerre ! Plût à Dieu qu'il ne fût jamais né ! » (Gallimard, 1980, p. 19-20).
4. « *Drame chez les A[llégret] ; orage qui n'attendait que le retour d'E[lie] pour éclater — ou plutôt, car ceci n'est pas juste : il a fallu que je lui ouvrisse les yeux ; son aveuglement était tel...* » Pléiade, t.I, p.680.
5. « *La préoccupation de la famille A[llégret] ne le quitte pas : savoir ce qui s'y passe, si Marc viendra, etc. Il reçoit une lettre de Jean-Paul A[llégret], qui raconte quelle lettre pathétique il vient d'écrire à son père, lui révélant d'un coup l'abîme qui s'est lentement creusé entre eux. Il en reçoit une autre du pasteur A[llégret], d'une infinie détresse. La situation se creuse ; pour Gide, elle touche aux problèmes les plus graves. [...]* » Gallimard, t.I, p.30, « *Dudelange, du 4 août au 17 septembre [1919]* ».
6. D'autant que la critique situe l'épisode dans un chapitre commençant sur l'arrivée de Gide à la pension Keller en janvier 1886 (*La Jeunesse d'André Gide*, Gallimard, t.I, p.346).
7. *Ibidem*, p.348-9.
8. Lettre inédite, archives Marc Allégret. Cette année 1885-86 paraît d'autant plus vraisemblable qu'Élie avait alors tout juste vingt ans, soit 4 ans de plus que le jeune Gide.
9. *Ainsi soit-il*, in *Journal*, Pléiade t.II, p.1190-1.
10. Inédite, archives Marc Allégret.
11. Cet usage remonte à la naissance du premier enfant Allégret ; il est donc bien antérieur à la liaison de Gide avec Marc, et ne peut être interprété comme un camouflage de circonstance, même s'il offrit par la suite quelques facilités. Au demeurant, ce genre de pratique devait être répandu, dans une époque où le sentiment de la famille était dominant, volontiers annexioniste, et extensif. C'est ainsi qu'une situation semblable se rencontre chez les enfants Stravinski, pour lesquels Diaghilev ne fut jamais que « *Oncle Serge* » (v. Théodore Stravinski, *Catherine and Igor Stravinski, a family album*, London : Boosey and Hawkes, 1973).
12. Lettre inédite de Madeleine Gide à Élie Allégret, Auteuil, s.d. [fin 1913 ou début 1914], archives Marc Allégret.
13. « *Une fois par an, j'avais coutume d'y emmener [au Cirque Médrano] Mme Allégret avec ses six enfants. Nous nous installions au premier rang des fauteuils, tout contre la piste. J'étais le dernier de la file.* » (*Ainsi soit-il*, in *Journal*, Pléiade, t.II, p.1185).
14. Mardi de Pâques 1906 (*Journal*, t.I, p.208).
15. Témoin ce remerciement adressé à Gide le 12 avril 1919, du pont de l'Europe qui ramène le pasteur en France : « *Combien il m'a été doux de te sentir là [à Paris, auprès de mes fils] ! Il me semblait que tu venais m'enlever le fardeau d'un souci qui eût été trop lourd, pour que je puisse me donner tout entier à la tâche. Merci. C'est tout ce que je puis dire. ! Maintenant je compte encore sur toi pour m'aider à bien comprendre l'évolution qui s'est faite chez ces garçons. ! Dieu veuille nous aider à voir bien clair et à les orienter comme il faudra !* »
16. Agenda de Marc.
17. Voir lettre de Gide à J. Schlumberger du 7 avril, inédite, Bibliothèque Littéraire J. Doucet.
18. T.I, p.623.
19. Arrivée indiquée dans le *Journal* (t.I, p. 626) ; départ consigné dans l'agenda de Marc, en face du mardi 10 juillet : « *Dormi chez Oncle André. Accompagné à la gare* ».
20. T.I, p. 626.
21. Détails empruntés à l'agenda de Marc, d'une rédaction télégraphique, mais fourmillant de faits précis.
22. Fondée sur la théorie de l'homme-femme — « [...] certains cas d'homosexualité, ceux dont précisément je ne m'occupe pas dans ce livre — les cas d'inversion, d'efféminement, de sodomie » (*Corydon*, préface de 1922, éd. 1981, p.8).

23. Inédite, archives Marc Allégret, comme toutes les lettres des deux correspondants ultérieurement citées.
24. Inédite, Bibliothèque Littéraire Jacques Doucet. La *Correspondance A. Gide-J. Schlumberger*, préparée par Pascal Mercier, est à paraître prochainement chez Gallimard.
25. *Les Cahiers de la Petite Dame*, Gallimard, t.I, p.8-9.
26. Voir *infra*, lettre de Sara à Gide du 23 janvier 1918, n.1.
27. Lettre reproduite *infra*, dans notre "Dossier".
28. Suzanne Allégret à Gide, [20-22 février 1918].
29. André Gide à Marc Allégret, 26 février 1918.
30. Marc Allégret à André Gide, 2 mai 1918.
31. Voir *infra*, la citation de sa lettre du 10 janvier 1918, produite en note 1 de la lettre d'André Allégret à Gide du 19 janvier 1918.
32. Voir *infra*, p.459.
33. Lettre inédite du 2 août 1918, Bibliothèque Littéraire J. Doucet. Sur la publication de cette correspondance, v. *supra*, note 24.
34. Lettre de Marc à André Allégret, 5 janvier 1920, inédite, archives Marc Allégret.
35. Voir *infra*, dans le "Dossier Sara Beitenstein".
36. L'inventaire que nous avons pu en dresser sera fondu dans la réédition de la *Correspondance Générale*, préparée par Claude Martin, au Centre d'Études Gidiennes. Statistiquement, outre la correspondance avec Marc, il s'établit comme suit : avec Élie, 75 lettres (dont 60 de Gide), expédiées entre octobre 1886 et janvier 1940 ; avec Suzanne : 113 (dont 35 de Gide) entre juillet 1917 et décembre 1930 ; avec Jean-Paul Allégret, 54 lettres (dont 15 de Gide) entre août 1915 et novembre 1924 ; avec Éric : 15 lettres, toutes de lui, entre juin 1917 et juin 1918 ; avec André : 42 lettres (dont une seule de Gide), entre septembre 1917 et janvier 1929.
37. Dont plus des 2/3 (304) avant le départ au Congo, c'est-à-dire avant 1925. À partir de 1927, la correspondance n'est plus croisée. Seules sont conservées les lettres de Gide.
38. Sur ce séjour en Angleterre, voir David Steel, "Escape and Aftermath : Gide in Cambridge, 1918", *Yearbook of English Studies*, vol.XV, 1985, p.125-159, et plus largement : "Les Strachey, Bloomsbury, Gide et le groupe de *La Nouvelle Revue Française*", *BAAO*, n°84, oct. 1989, p.401-429.
39. Une lettre à J. Schlumberger, du 6 juin 1918 (inédite, Bibliothèque Littéraire J. Doucet) en apporte la preuve : "Il n'a jamais été question que Marc A[llégret] passe son bachot cet été. Tu oublies qu'il n'est qu'en seconde."
40. Voir la description détaillée que nous en avons faite dans notre introduction aux *Carnets du Congo* de Marc Allégret (Presses du C.N.R.S., 1987, p.16-19).
41. Lettre du 25-[26] avril 1918.
42. Marty (Éric), *André Gide. Qui êtes-vous ? Avec les Entretien André Gide-Jean Amrouche*. Lyon : La Manufacture, 1987, p.259.
43. Lettre des 25 et 26 avril 1918.
44. "Mon Cadio bien aimé" (lettre d'André Gide à Marc Allégret du 15 mai 1918).
45. Lettre du [29 mai 1918].
46. André Gide à Marc Allégret, 1er juin 1918.
47. *La Symphonie pastorale*. Édition établie et présentée par Claude Martin. Paris, Minard, 1970, notamment p.LXXIX sqq.
48. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t.I, p.26. Du reste, Élie avait demandé à Gide de l'éclaircir sur la situation (voir *supra* note 15).
49. *Ibidem*.
50. La lettre n'est pas conservée dans les archives Marc Allégret, mais Jean-Paul en reprend l'argumentation dans sa lettre à Gide du 2 août 1919 (12 feuillets), qui, elle, y figure.
51. *Journal des Faux-Monnayeurs*, p.11, 17 juin 1919.
52. Il a quitté Paris par le train de nuit, selon sa lettre à Marc du lendemain (samedi [26 juillet 1919]).
53. *Cahiers de la Petite Dame*, t.I, p.28.
54. *Journal des Faux-Monnayeurs*, p.20.
55. Voir, dans ce numéro, l'article de D. Steel, p.488-9, ainsi que la note d'A. Goulet pour la p.60 de l'éd. Folio.